

Deux regards sur *Terre de personne* de Pierre Béguin

Une magnifique parabole

Un sentiment de dérive traverse le dernier roman de Pierre Béguin. Un décor labyrinthique et végétal. Une expédition archéologique qui tourne court. Des personnages inquiétants et ambigus à souhait. On comprend très vite que ce faux récit d'aventures inspiré par la vie des *guaqueros*, ces pilleurs de tombes précolombiennes sans foi ni loi, sert de prétexte à la confession d'une voix tourmentée. A mesure que le narrateur s'enfonce dans les ténèbres amazoniennes en compagnie de ses compagnons d'infortune, il perd ses repères pour se retrouver aux confins de la folie, rongé par la culpabilité. Car dans ce roman pensif, la

réflexion la plus désespérée contamine sans cesse le cours des événements. Emmel Méneses, personnage en quête de rédemption, déroule son récit incantatoire jusqu'au coup de théâtre final aux accents de western indigéniste.

La force du texte, servi par une prose précise et expressionniste, réside dans l'équilibre entre les rebondissements et la plongée dans les tréfonds de l'âme humaine. Une magnifique parabole sur fond de choc de civilisations.

Angel Corredera

160 pages – ISBN : 2-88108-700-0 – Frs. 29.–

Une saisissante aventure de l'écriture

Le récit en boucle de Pierre Béguin, dont le prologue pourrait être aussi l'épilogue, reçoit d'emblée sa tension spécifique de l'aveu d'un acte fatidique, tant pour celui qui l'a accompli que pour celui qui en a été la victime. Il ne s'agit donc point ici de lire le livre pour trouver un coupable, obtenir son aveu, mais pour connaître son mobile. Et c'est par ce mobile que le roman, qui pourrait n'être qu'une anecdote, atteint à sa portée symbolique et devient une grand image de la destinée humaine, dont il éclaire surtout, à vrai dire, l'inévitable composant d'échec, comme le souligne le bel exergue de Paul Reverdy. Et c'est ce même échec, ou plus précisément la reconnaissance de cet échec, ainsi que le relève le narrateur, accompagné du sacrifice d'un improbable idéal qui, en dépit de tout, rend la vie possible, acceptable, libérée de la contrainte de tout entreprendre pour ne pas déchoir à ses propres yeux.

L'intrigue, dont le dénouement nous a été ainsi donné d'emblée, et dont nous allons remonter le fil, nous convie à une chasse au trésor qui suivra deux voies distinctes, l'une toute réaliste, l'autre symbolique. D'un point de vue réaliste, il ne s'agira point pour nos protagonistes de rechercher ces pierres et ces métaux précieux que les *guaqueros*¹ de la première heure convoitaient dans les tombes précolombiennes, mais des objets amerindiens de collection propres à appâter quelque Barbier-Müller disposé à y investir sa fortune. Le premier moteur du narrateur, c'est bien la cupidité. Trafic illicite à vrai dire, ni plus ni moins que celui que, pour la bonne cause, pratiquaient déjà *los Padres*², pour ne pas parler d'André Malraux ! Après tout, on ne vole que les morts. Mais n'est-ce pas là justement que se noue la dimension symbolique de la quête, sur laquelle le second exergue placé en tête de l'ouvrage projette son ombre. Toutes les sociétés traditionnelles ont cherché à maintenir un équilibre entre l'homme et la nature, entre les vivants et les morts. Et, traditionnellement, il appartenait aux vivants de pourvoir au service des morts et de leur rendre un culte. Mais qu'est-ce à dire, dès l'instant où le monde

des morts n'est plus qu'une valeur marchande et un objet que l'on profane avec une sombre joie teintée d'un mépris haineux ?

Il faudra que les protagonistes paient leur témérité et leur folle présomption.

On distinguera volontiers, parmi les peintres du passé, ceux qui nous racontent une histoire, qui commémorent un événement quelconque, de ceux qui, comme Delacroix, reçoivent de l'événement le prétexte à peindre. De même, chez les écrivains, on trouve des poètes et des rimailleurs, d'habiles artisans de l'intrigue et ceux pour qui l'intrigue n'est que le support du sertisseur de diamants, ceux chez qui un art de dire transfigure ce qui est dit. La jungle amazonienne de *Terre de personne* n'a rien d'une forêt tropicale de conventions, telle qu'elle a pu être popularisée par la bande dessinée notamment. La lecture du roman nous fait pénétrer dans un monde extraordinairement dense, refermé sur lui-même, peuplé d'une vie propre mystérieuse et inquiétante, visible et invisible, vie des éléments, de la végétation, de la faune, qui ne fait aucune concession à notre humanité. Ici, l'homme ne maîtrise plus rien, il a pénétré dans la « terre de personne », il ne se rattache au monde civilisé que par une frêle embarcation et quelques précaires bidons d'essence... Et le lecteur, par la seule vertu de l'écriture, est lui-même absorbé dans cet univers primordial et matriciel, saturé d'impressions qui sollicitent tour à tour tous ses sens.

Si son intrigue nous relate l'étonnante et lamentable quête de deux infortunés pilleurs de tombes au pays des morts, *Terre de personne* nous invite à participer à une saisissante aventure de l'écriture.

Michel Rychner

* Michel Rychner est l'auteur de *Le Divan de Konrad Lorenz* paru aux éditions Georg en 2003.

¹ Nom donné aux pilleurs de tombes précolombiennes.

² Les Pères jésuites qui étaient venus christianiser les Indiens.